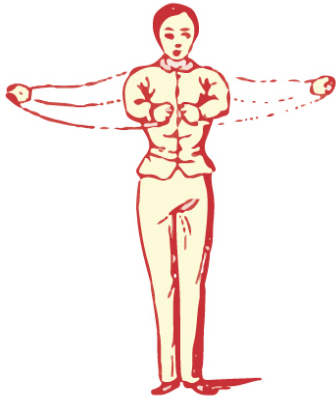


Le lambeau : le nom de ce trauma, là

Marie-Christine Bruyère



Le lambeau est le titre du livre écrit par Philippe Lançon et publié en avril 2018¹. Ce titre s'est imposé à l'auteur, un titre gravé dans la chair avec le sang. Philippe Lançon est ce journaliste de *Libération* et de *Charlie Hebdo*, également quelque temps critique de théâtre au *Masque et la Plume*² ; présent à la conférence de rédaction de *Charlie* le 7 janvier 2015, il s'est trouvé sous les feux des terroristes, les frères K.³

Cette attaque a fait douze morts, dont neuf membres de la rédaction et onze blessés, dont quatre grièvement. Lançon n'a pas été tué, mais il a eu la mâchoire arrachée par une balle, ce qui l'a laissé « gueule cassée ». C'est-à-dire porteur d'une blessure de guerre. Ses blessures ont nécessité des soins chirurgicaux de haute technicité pendant de nombreux mois.

Le lambeau est le récit de cet événement tragique de portée nationale, celui de la traversée, elle, singulière, de cet homme vers une reconstruction physique et une mutation de celui qu'il était en train de devenir. « Trauma » trouve ici son sens plein ; historiquement premier (lésion physique des accidents de chemin de fer) et son sens freudien (non pas l'événement en lui-même, mais l'effet, l'après-coup de l'événement.) Nous pouvons déjà le préciser : après le choc de l'attentat, le sujet Lançon n'est plus le même. Un réel a été rencontré.

Le Lambeau est ce réel. Il est aussi le nom de survivant de l'auteur : « J'ai entendu sortir de la bouche de Chloé le mot qui allait désormais, en grande partie me caractériser : le lambeau ».⁴ *Le lambeau* est une nomination et avec *ce* lambeau, le journaliste Lançon est devenu un écrivain.

Le lambeau est un hommage à une équipe médicale auprès de laquelle il passa des mois entiers. C'est aussi le témoignage du lien de confiance qui s'est créé entre Lançon et Chloé, lien techniquement sans pitié et dans la relation intraitable, loin de l'empathie et de la compassion. Nous avons à faire à des personnages « sans crainte et sans pitié. »⁵

Ce livre a trouvé un immense écho dans la presse. En effet il a obtenu le prix Femina et l'hommage particulier d'un prix Renaudot spécial. C'est un livre qui emporte l'émotion⁶ et l'admiration à plusieurs titres. L'écriture est précise, poignante. Lançon ne nous épargne rien de ce qu'il endura, sans jamais être dans le pathos, c'est-à-dire dans la plainte ou dans la colère. C'est un texte bien au-dessus des commentaires et des jugements. Le style est érudit

¹ Lançon Ph., *Le lambeau*, Paris, Gallimard, 2018.

² *Le Masque et la Plume* est une émission de radio de France Inter consacrée soit à la critique des livres, soit aux pièces de théâtre, soit au cinéma. Cf. Wikipédia. Ndl.

³ Cf. Roch M-H, « *Le Lambeau* de Philippe Lançon. Le livre. L'événement. », *La Cause du désir*, n° 100, novembre 2018, p. 118-123.

⁴ Lançon Ph., *Le lambeau*, *op. cit.*, p. 249.

⁵ Lacan J., *Le Séminaire*, livre VII, *L'Éthique de la psychanalyse*, texte établi par J.-A. Miller, Paris, Seuil, 1986, p. 372.

⁶Cf. Philippe Lançon et la chirurgienne Chloé Bertolus, France inter, *Le téléphone sonne*, 27 juin 2018, disponible sur internet.

sans jamais être pédant, sans jamais surcharger le lecteur de références, mais ouvrant sur le monde de culture qui est le sien, et qui lui a été d'un grand secours. Il donne une idée sur les recours qu'il a trouvés dans la littérature, la musique, la peinture. Kafka, Proust, Thomas Mann, Bach accompagnent celui qui, bavard, se trouve réduit au silence. Et surtout l'auteur réussit à teinter d'humour le récit de la souffrance physique et du découragement qu'il a dû affronter, en particulier avec ses portraits. En un mot ce livre force le respect.

L'ouvrage a plusieurs portes d'entrée et a suscité de nombreux articles. Nous allons essayer de l'aborder, *Le lambeau*, du point de vue de la psychanalyse et du thème de notre cession du Collège clinique : « Paroles et traumas ».

« Ce petit journal qui ne faisait de mal à personne. »

Le drame de l'attentat a été placé pour Lançon sous le signe de la contingence : « J'ai choisi d'aller d'abord à *Charlie* »⁷, écrit Lançon en récapitulant le déroulement de ce début de matinée du 7 janvier 2015. Après ses rituels de réveil, plusieurs options s'offrent à lui et après hésitation, il décide de s'arrêter dans les locaux de *Charlie*. S'y tient la première conférence de rédaction de l'année et il s'y trouve : « une bande de copains plus ou moins proches dans un petit journal désormais fauché, presque mort. [...] Nous étions là pour nous amuser, nous engueuler, ne pas prendre au sérieux un monde désespérant. »⁸

Lançon s'arrête chez *Charlie*, alors qu'il doit aller à *Libération* déposer un article sur une pièce de théâtre vue la veille et dont il doit rédiger la critique, de même il s'attarde à la fin de la conférence pour montrer à Cabu un livre sur le jazz, *Blue Note*, qu'il a dans son sac. Destin ! Lui, autrefois reporter de guerre, qui avait quitté Bagdad, va se retrouver, tenu par l'amitié et retenu par le désir, sur un autre terrain de guerre. La fuite n'est pas possible ici, il est là. Ironie du sort, il va devoir subir une autre fuite, celle dont son corps va être affligé.

Entre farce et démence, un réel sans loi s'introduit, annoncé par des bruits secs, pour produire une solution de continuité. Ce faux ami, la solution de continuité, signe le trou que les balles vont provoquer. Ce réel sans loi se condense dans une image : *les jambes noires* de l'assassin et ces mots hors sens commun, « "Allah Akbar" !, – ce cri, écho dément d'une prière rituelle, [est] devenu la réplique d'un film de Tarantino. »⁹

« L'effroi c'était peut-être ça : la réduction au minimum de l'écart séparant la dernière seconde de vie de l'événement qui va l'interrompre, une mort administrée sans préavis. »¹⁰, écrit Lançon. Quelle meilleure définition pouvons-nous donner de l'effroi distinct de la peur et de l'angoisse ? L'effroi est sans préparation. Cette formulation indique que si l'écrivain toujours précède le psychanalyste, le témoin enseigne ici le clinicien, au-delà de ce qui aurait été souhaitable. Encore une exceptionnelle qualité de ce livre.

« Suis-je à la fois le détective, le témoin et la victime ? »

Après l'attentat, dans le récit qu'en fait l'auteur, nous pourrions parler d'un instant de voir immensément étiré, un long *travelling* du regard que Lançon va promener sur « les décombres

⁷ Lançon Ph., *Le lambeau*, op. cit., p. 48.

⁸ *Ibid.*, p. 49.

⁹ *Ibid.*, p. 78.

¹⁰ *Ibid.*, p. 89.

de nos propres vies [...] ils étaient faits de silence et de sang »¹¹. Lançon « se saisit » dans un moment de perplexité et se dédouble, en celui d'avant et celui qui tente de réaliser, une dissociation s'installe : « Nous étions deux, lui et moi, lui sous moi plus exactement, moi lévitant par-dessus, lui s'adressant à moi par-dessous en disant nous ».¹² Ce dédoublement est de l'ordre de la survie.

Il est détective : « Je cherche simplement à circonscrire la nature de l'événement en découvrant comment il a modifié la mienne. Je cherche, mais je n'y arrive pas. »¹³

Il est aussi témoin : « Les morts se tenaient presque par la main. »¹⁴

Et enfin victime : « J'étais l'un d'eux, mais je n'étais pas mort »¹⁵

Cette scène inaugurale que Lançon devra revivre pour l'écrire, actualise le trou autour duquel il va reconstruire physiquement et psychiquement un nouveau sujet.

« J'ai vu que la manche du caban de mon autre bras, le droit, était déchirée, puis j'ai vu l'avant-bras fendu du coude au poignet. "Comme par un poignard" a dit celui qui n'était pas tout à fait mort, et il a vu le poignard à la Rambo, long, dentelé, bien aiguisé. La chair était entièrement ouverte et en regardant la plaie il a ajouté : "On dirait du foie de veau." Et il s'est souvenu du foie de veau que lui servait sa grand-mère, quand il était enfant, rue des Blancs-Manteaux, il avait exactement cette couleur et cette texture, et celui qui n'était pas tout à fait mort avait un grand plaisir à le contempler avant de le manger. »¹⁶

Cet extrait est remarquable, car il condense le processus que Lançon engage. Constat des faits : chair ouverte, association sur son imaginaire : Rambo ; et remémoration : le foie de veau de la grand-mère. Il est [ce passage] paradigmatique de toute sa reconstruction : nouage du réel de ses blessures, de son imaginaire et des places symboliques de ses objets d'amour.

Dans ce moment de déréliction totale, par un geste il se raccroche à un objet, son sac : « J'ai tendu un bras vers mon sac à dos, qui traînait par terre à quelques centimètres, et je l'ai collé contre moi comme une petite vieille inquiète d'être dépouillée. Dedans, il y avait mes papiers et mes livres, il y avait donc ma vie à cet instant. »¹⁷

Par la suite il fera appel à d'autres objets : l'évocation du tapis de son appartement venant d'Irak et renvoyant à son départ de Bagdad, son vélo resté attaché devant chez *Charlie*, son bonnet et ses gants offerts, son téléphone et jusqu'au souvenir de la brioche sur la table de conférence, ce jour-là. Détails qui dans ce moment-là font raccord avec le quotidien, là où le fracas des armes a tout pulvérisé.

« J'étais seul et je n'avais plus que cinq ou sept ans »

« Il [l'enfant] me rejoignait dans cette chambre à tous moments »¹⁸

¹¹ *Ibid.*, p. 82-83.

¹² *Ibid.*, p. 84.

¹³ *Ibid.*, p. 83.

¹⁴ *Ibid.*, p. 81.

¹⁵ *Ibid.*, p. 81.

¹⁶ *Ibid.*, p. 85-86.

¹⁷ *Ibid.*, p. 89.

¹⁸ *Ibid.*, p. 177.

Le récit du *lambeau* se tisse comme une biographie qui entrelace au présent, des moments de l'enfance et de la vie antérieure de Lançon. Il les noue avec les figures essentielles de son entourage. Son frère qui occupe une place d'alter ego et se charge d'une mission auprès de lui ; ses parents âgés et leur courageux soutien ; ses amis émus, fidèles, et toutes les femmes, celles du passé et du présent, seront des points d'appui vitaux. On ne dit jamais assez le précieux de la présence.

Dans la première nuit de sa nouvelle vie, sous morphine, Lançon fait un rêve dont il ne garde au réveil, qu'un trognon d'image, celui d'une fête de la pastèque avec un amoncellement de ces fruits. Ce rêve en le notant, ramène sans qu'il le cherche, un souvenir d'enfance. Rigueur de l'inconscient et de la chaîne signifiante. La scène infantile est la suivante : sur un marché espagnol, sa mère lui confie une très grosse pastèque qu'il tient dans ses bras avec la peur de la laisser tomber. Et bien sûr, il la lâche ! « Elle a explosé à mes pieds. Le liquide rouge, plein de pépins, s'est répandu sur plusieurs mètres autour de moi. Les gens riaient, je me suis mis à pleurer. [...] La journée entière n'a pas été de trop pour me consoler. Dans la chambre, j'ai revécu l'histoire de la pastèque comme si j'avais sept ans. »¹⁹

L'explosion de la pastèque produit un écho rétroactif sur celui qui vient de baigner dans le sang de la tuerie de *Charlie*. Ce souvenir montre bien l'indestructibilité au-delà de toute attaque de la chaîne signifiante et du désir. Les vacances, la mère, un chagrin d'enfant tamponnent l'horreur de l'autre scène, mais le renvoie à celui qu'il n'est plus.

Les grands-mères – il y en a trois, décédées – vont occuper une place importante dans le travail mental de Lançon. « Chacune de ces grands-mères me rend visite pendant ces mois hospitaliers, selon son humeur ou selon mes dérives. Je les consulte pour ce qu'elles ont vécu et ce qu'elles ont été. Il arrive qu'elles me répondent. »²⁰ L'une de ses grands-mères fut victime en mai 1940, d'un très grave accident dont elle réchappa, ravagée, le visage déformé. Une familiarité tout à fait particulière s'établit dans cet état flottant avec ces figures de son enfance. Mais c'est aussi une grand-mère de papier, qui tient compagnie au blessé ; celle de Proust ou plutôt du narrateur de *À la Recherche du temps perdu*. La lecture de *la mort de la grand-mère* rythme les descentes au bloc.

« L'anémone de mer » : le réel du trauma

Lorsqu'il ouvre les yeux après le passage des *jambes noires*, Lançon, ou plutôt son œil, aperçoit entre les cheveux, la cervelle de cet homme, de cet ami, de ce collègue, Bernard Maris, qui sortait un peu du crâne. Bernard était mort. Lorsqu'à l'hôpital, Lançon ferme les yeux pour se reposer, ce qui apparaît, sous les paupières, c'est la cervelle de Bernard.

Cette vision d'horreur qui s'installe avec les angoisses du soir, est absorbée et ramenée par une autre image, que les bruits sourds de son corps souffrant et appareillé *font remonter* : une anémone de mer. Vision agréable d'un temps où il faisait de la plongée à Cuba, mais cette anémone devient une *Chose* qui le « pompe ». « Je devenais l'anémone de mer, la sanglante anémone, et, une fois à l'intérieur, dans ses tentacules, son velours, sa pulsion, je redevais la cervelle de Bernard [...] À cet instant, une tristesse panique m'envahissait. [...] J'ouvrais les yeux pour échapper à l'attraction, à la digestion. Si j'avais continué de les fermer, la réalité de l'attentat se serait refermée sur ce qui me restait de conscience : l'anémone née de la

¹⁹ *Ibid.*, p. 141.

²⁰ *Ibid.*, p. 279.

cervelle de Bernard aurait dévoré la mienne et, si je n'en étais pas mort, peut-être en serais-je devenu fou. »²¹

Comment mieux dire ici, l'au-delà du principe de plaisir et la pulsion de mort que Freud théorise à partir des cauchemars qui ramènent, sans gêne ce qui fait souffrir jusqu'à plus soif. La répétition du déplaisir est une infraction absolue à la fonction du rêve qui est de protéger le sommeil et de satisfaire un désir.

La fixation du traumatisme dans le rêve répétitif, ici une image envahissante, a pour fonction de produire l'angoisse qui avait fait défaut dans la réalité.

« L'anémone installait une sorte d'effroi intermittent. Elle me tirait par la manche en me rappelant d'où je venais, qui je n'étais plus. Cependant c'est en elle et par elle que j'ai recommencé à écrire ». ²²

Work in progress : bricolage de la mâchoire et écriture.

Philippe Lançon, au sortir du chaos, va faire ce qu'il sait faire : écrire. Le premier article est issu du combat avec l'anémone ; pour ne pas être anéanti, dans le chagrin qu'il est : « J'étais le chagrin ». Dans le retour de cette vision, il adresse aux morts qui sortent de l'anémone une prière.

« L'anémone s'était déployée comme une menace ; je la redéployais comme une pensée, liquide puis verbalisée, et cette matière qui semblait couler par un de mes tuyaux pour réapparaître transformée en une sorte de discours intime et politique, c'était l'amorce d'un retour vers les vivants. »²³ Cette prière aux morts deviendra un article, ponctué par un « mon Dieu » en guise d'adieu.

Ensuite et dans des conditions rocambolesques, il va rédiger des chroniques pour *Libé* et *Charlie*, des papiers écrits avant ou après les « blocs » qui traiteront du travail de sa réparation. « Écrire sur mon propre cas est la meilleure façon de le comprendre, de l'assimiler. », « en la décrivant ainsi, j'échappais à ma condition », « écrire est la meilleure manière de sortir de soi-même ». ²⁴

Enfin le travail sur le livre sera tout autre chose, il viendra dans un temps où la réparation sera suffisamment avancée et où dans l'après-coup, il pourra élaborer. Ce sera un temps pour comprendre et un temps après la sortie de l'hôpital.

« Parce-que c'était moi, parce que c'était elle... cette équipe »

Et ce lieu ! L'hôpital de La Pitié-Salpêtrière, où Lançon va être transporté et pris en charge. Il va en faire son cocon, l'extérieur lui est devenu hostile, l'hôpital « c'était le lieu où mon expérience était vivable »²⁵, un monde de tisserands. Lançon, ensuite transféré pour une rééducation aux Invalides, aura du mal à quitter ces lieux de soins et d'asile dont il a fait son foyer. De plus il y est en permanence protégé, surveillé par quatre policiers armés. Aux commandes de cette équipe et de la réparation de son patient, une femme, Chloé, que Lançon

²¹ *Ibid.*, p. 209-210.

²² *Ibid.*, p. 218-219.

²³ *Ibid.*, p. 213.

²⁴ *Ibid.*, p. 365.

²⁵ *Ibid.*, p. 343.

qualifie de fée imparfaite qui va « bricoler » avec sa mâchoire. Femme de caractère et de rigueur elle procure au blessé Lançon une sympathie immédiate. Chloé ne promet que ce que le blessé Lançon peut supporter, à chaque étape du parcours. La vérité, dans ce temps, est celle qui peut être entendue. Leur lien de confiance, écrit-il, est cette relation thérapeutique, transférentielle qui accompagne la reconstruction. Jusqu'à l'étape ultime du *lambeau* : un bout de péroné, greffé sur ce qui reste de mâchoire pour combler le déficit d'os. Une veine, un bout d'artère et de peau du mollet correspondant au péroné prélevé sont également greffés, afin de vasculariser le greffon.

Lançon, d'abord empêché de parler, puis devant économiser ses mouvements (de mâchoires) pour favoriser la cicatrisation, va utiliser une tablette *Velleda* et son ordinateur pour communiquer. Lui, bavard, sera privé de paroles. L'écriture, comme moyen d'expression, va venir border le trou concret de sa mâchoire et la destruction creusée par l'événement attentat.

Reconstruction : un style

« Je ne pouvais penser au travail de Chloé sans penser au mien »²⁶

C'est, avec un style rigoureux et patient des deux côtés, que le chemin s'est effectué. Un style où l'humour est une nécessité. « J'essaie de sortir une petite vanne, pour que tout le monde rigole un peu »²⁷.

Un style de rapport, aux infirmier(e)s et aux soins, qui gagne sur l'angoisse et le tragique par l'humour et la bonne humeur. Bien sûr, la situation de l'hospitalisation de Lançon était exceptionnelle. Mais il a été traité comme un patient ordinaire, dans un service de chirurgie maxillo-faciale où sont soignés des malades atteints de cancers, des victimes d'accidents, des rescapés de tentatives de suicide ratées. Lançon n'a jamais abusé de sa situation particulière, il a su déclencher la sympathie et créer des rapports avec le personnel que sa chirurgienne Chloé résume ainsi : « Ça n'est jamais arrivé ici, dans ce service, ce mélange de tendresse et de folie que vous inspirez, et c'est pourquoi vous allez devoir partir. » « Vous avez fait de ce service un nid accueillant et séduisant, tous sont entrés dans ce nid, et vous devez maintenant en sortir pour leur échapper. »²⁸

De toutes les agressions imposées à son organisme, il fait des moments burlesques.

Tout au long du livre, court un leitmotiv à propos des veines. Il est vrai que lorsqu'un patient nécessite des soins prolongés, les veines, trop sollicitées, finissent par poser problème. Celles de Lançon sont du genre timide et prennent la poudre d'escampette : « Ah ! Mais vous n'allez pas me faire ça ? C'était l'infirmière qui parlait : mon cathéter et la perfusion venaient de sauter. Mes veines prenaient de plus en plus la poudre d'escampette, dans le jargon je crois qu'on dit qu'elles étaient "positionnelles" »²⁹.

Lançon compose, des soignants et des visiteurs, des portraits remarquables de finesse et de justesse. Celui d'Émilie³⁰ est un exemple du regard aiguisé, amusé et du point d'appui pris sur ceux qui s'occupent de lui : « La première des apparitions dont je me souviens, Émilie, était une petite infirmière brune de vingt et un an. Elle était têtue et volontaire, [...] C'était son

²⁶ *Ibid.*, p. 222.

²⁷ *Ibid.*, p. 305.

²⁸ *Ibid.*, p. 394.

²⁹ *Ibid.*, p. 338.

³⁰ *Ibid.*, p. 139-140.

premier poste. [...] Je me sentais vieux soudain et, pour la première fois de ma vie, *livré à ceux qui me survivraient*. [...] “Ah ! Dites donc, vous n’êtes pas facile à piquer ! On dirait que vos veines ont décidé de se cacher.” J’ai pris mon carnet de l’autre main et péniblement écrit : “Elles sont timides.” Son nez a plissé : “Eh bien, ça serait mieux si elles ne l’étaient pas !” Nous attaquions ensemble le voyage, elle comme infirmière, moi comme patient, main dans la veine. »

« La Marquise des Langes » est le nom que Lançon va attribuer à l’infirmière la plus experte pour ajuster sur son menton qui fuit, des pansements qui tiennent et empêchent la salive de s’écouler. « Elle dit : “En fait, c’est comme un puzzle et j’aime les puzzles”. Et en effet, elle découpe des bouts de pansements de toutes formes qu’elle assemble peu à peu autour de la mousse et du tuyau, avec virtuosité, jusqu’à ce que ça tienne. »³¹

L’hôpital est un lieu où chacun, en paroles comme en actes, a pour mission d’être précis.

Terminons par une phrase que le patient Lançon va chercher chez « Michel Foucault, dont le père était chirurgien : “J’ai substitué à l’ineffaçable de la cicatrice, l’effaçable, le raturable de l’écriture.” »³²

³¹ *Ibid.*, p. 295.

³² *Ibid.*, p. 464.